L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 6 FEVRIER 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI 6 FEVRIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

La Prime.--La situation.

La loi qui abolit la prime date, on le sait, du 28 août 1894. Elle était à peine promulguée, qu'elle provoquait mille protestations, mille réclamations de la part des producteurs, dont elle lésait les plus légitimes intérêts, qu'elle frustrait d'une indemnité qui leur était parfaitement due—disons le mot, qui les ruinait froidement, cruellement, et par surprise.

Les intéressés, on se le rappelle également, n'ont pas perdu une seule minute pour faire valoir leurs droits. Ils ont commencé par s'adresser au Secrétaire du Trésor ; ils ont été repoussés avec perte. Ils en ont alors fait appel aux tribunaux qui les ont, les uns après les autres, déboutés de leurs demandes.

Il ne leur restait plus d'autre ressource que le Congrès. Ils se sont adressés à lui, à sa justice, à son honneur. Que de démarches se sont faites depuis lors ! presqu'en pure perte. Nos sénateurs, nos représentants, nos délégués à Washington, envoyés, soit par nos planteurs, soit par nos négociants, soit par nos institutions financières; notre gouverneur lui-même, ont paru devant le Congrès ; rien n'y a manqué.

Nous voici au 6 février. Cinq mois et demi se sont passés depuis le vote de la loi, et rien n'a encore été réglé. Le temps se perd en plaidoyers pour et contre, en renvois de comités en comités.

Pendant ce temps-là, les jours, les semaines, les mois s'écoulent et la détresse produite par une loi injuste, par une loi entachée, au premier chef, du caractère odieux, inconstitutionnel de rétroactivité, augmente sans cesse. Nous avons, tous les jours, des nouvelles de nos campagnes ; elles sont lamentables.

La ruine est partout ; plus d'espoir nulle part. Qui répondra de toutes les pertes éprouvées ? Qui comblera tous les déficits béants ? Qui réparera tous les maux soufferts ? Ce devrait être le Congrès, puisque c'est lui qui par sa loi injuste et déloyale est la cause de tout le mal.

A le voir agir, on croirait vraiment que la situation n'a pas la moindre gravité, que nos planteurs nagent dans l'abondance et qu'ils ont tout le temps d'attendre.

Voici, enfin, un comité qui se donne la peine d'étudier la question. Il daigne reconnaître et proclamer après coup, ce que tout le monde savait déjà depuis longtemps ; ce qu'il n'ignorait nullement lui-même, depuis des mois—que la loi est décidément rétroactive et qu'il faut lui enlever ce caractère odieux. Va-t-il donc aller immédiatement au vote et procéder comme on le fait généralement dans les cas d'urgente nécessité ? Non. Il faut encore recourir à d'autres comités ou sous-comités, et personne ne sait encore, parmi nos planteurs, quand ce problème vexatoire, exaspérant au suprême degré, sera résolu. Il en est grand temps cependant, car la session s'avance et si les choses se traînent de la sorte, le Congrès se dissoudra, avant d'avoir pu régler la question.

Enfin voici ce que l'on veut bien, non pas accorder à nos planteurs, mais proposer à une des branches du Congrès, au Sénat, avec l'espoir que cette proposition sera adoptée par lui :

1. Pour tous les sucres fabriqués avant le 28 août 1894, la prime complète de 2 sous la livre. Or, comme les dix-neuf vingtièmes des sucres indigènes proviennent de la canne, et que la récolte ne se fait qu'en octobre et en novembre, ils sont par là-même, privés de la somme entière qui devrait leur revenir. Le Congrès, comme on le voit, se tire d'affaire à très bon compte. Ce n'est pas la pleine prime sur les sucres de betterave, de sorgho et d'érable qui ruinera le Trésor.

2. Pour tous les sucres fabriqués après le 28 août dernier, la moitié de la prime, c'est-à-dire la valeur d'un cent. Il faut en passer par là ou se voir couper les vivres.

Eh bien soit, va pour la moitié de la prime, puisque nous ne pouvons obtenir davantage. Mais, pour Dieu, que l'on en finisse ; car la détresse augmente tous les jours.

Hélas ! nous ne sommes pas au bout de nos peines, car le Sénat n'a pas encore voté et personne ne sait vraiment quand il discutera la proposition et l'adoptera, s'il l'adopte. Du Sénat, la question sera portée devant la Chambre, et il n'est pas bien sûr qu'elle se laisse attendrir, qu'elle consente à se déjuger, qu'elle veuille bien ne pas trop contrarier les idées de la Chambre Haute et ne pas apporter à son vote des délais désastreux.

Les diplomates japonais.

Il y a une justice à rendre aux Chinois. Si ce ne sont pas des foudres de guerre, ce sont de très bons diplomates. Ils ont, en fait de ruses et de roueries, des ressources inépuisables ; ils savent avec un art incomparable prendre des détours qui désorientent les plus habiles. Li Hung Chang, entr'autres, s'est fait, sous ce rapport, une très enviable réputation. C'est, à ce propos, qu'on a pu le comparer à Bismarck à qui sur le tapis vert de la diplomatie, il eut peut-être rendu des points.

Les Chinois viennent pourtant de se faire battre par leurs voisins, les Japonais.

Ni le Mikado, ni son premier ministre Ito ne se sont laissé prendre aux solennelles déclarations pacifiques de la cour de Pékin ; ils ont vu arriver à eux, sans s'éblouir, la mirifique ambassade que leur envoyait le Fils du Ciel; ils l'ont reçue poliment, avec tous les honneurs dûs au rang de ceux qui la formaient, mais aussi avec beaucoup de sang-froid, et bien déterminés à ne pas se laisser duper comme de simples Européens ou de simples Américains. Ils ont pris leur temps ; ils ont prié les négociateurs de vouloir bien montrer leurs pouvoirs ; ils ont scruté leurs lettres de créance et il ne leur a pas fallu grand temps pour s'apercevoir que tout cet apparat n'avait d'autre but que de gagner du temps et d'engager le Japon à cesser provisoirement les hostilités. Au fond, ces prétendus négociateurs n'avaient aucun pouvoir de négocier et de signer un traité de paix. Ce qu'ils allaient faire n'engageait en rien la Cour de Pékin et il était loisible à Li Hung Chang, ainsi qu'au Conseil de l'Empire, de renier tout ce qu'eut fait cette superbe ambassade.

Dans de pareilles conditions, il n'y avait aucune négociation à entamer et le ministre Ito a déclaré froidement mais poliment aux ambassadeurs que la meilleure chose qu'ils eûssent à faire, c'était de rentrer le plus vite possible dans leur pays.

Décidément, il faudra compter désormais avec les Japonais ; ils sont plus avancés, plus habiles, plus subtiles, qu'on ne le croyait ; ils l'emportent là où ont souvent échoué les plus forts diplomates de l'Europe et de l'Amérique.

Got à l'Ecole Normale.

Got, le sympathique doyen de la Comédie Française, va prendre sa retraite. Il repasse en revue, en ce moment, tous ses grands rôles, comme pour raviver avant de partir les éclatants souvenirs de sa carrière dramatique et pour redoubler nos regrets.

Les habitués du Théâtre-Français ne sont pas seuls à déplorer ce départ. On n'en est pas moins navré à l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm, où Got est maître de conférences de déclamation. Nous appelons Got "cher maître," dit M. Léo Claretie.

Ils sont parmi les plus curieux et les meilleurs, ces souvenirs de notre instruction dramatique à l'école. Le cours avait lieu dans la salle des actes, sorte de salle du Comité, que décorent de jolies boiseries, des bustes de normaliens célèbres et des tables murales de marbre vert où sont gravés en or les noms de tous les normaliens qui ont été ou sont à l'Institut.

Dans cet austère décor, le maître entrait et gagnait sa table au milieu de nos applaudissements. Sanglé dans sa redingote sur laquelle le ruban de la Légion d'honneur pique sa note rouge, il posait devant lui son grand chapeau aux larges bords et commençait toujours par nous conter quelque plaisante histoire qu'il interrompait :

—Voyons, messieurs, qui est-ce qui a une *chose* à nous lire ?

Faut-il dire que la modestie malicieuse des élèves s'arrangeait toujours de manière à laisser, même dans les exercices pratiques, la parole au conférencier ? On avait préparé une scène, mais on ne savait trop comment s'en tirer, et l'on demandait d'abord au maître de la lire, pour voir la façon. Nous nous organisions de la sorte de véritables séances de concert, dont nous faisions le programme, qui était toujours d'une variété affriolante et d'un attrait imprévu. Pour Molière ou Régnard, il était inutile d'apporter les livres, il les sait par cœur, et nous a souvent stupéfiés par sa prodigieuse et tenace mémoire. Nous nous ménagions ainsi d'autres régals plus raffinés. Nous lui apportions perfidement, pour nous les lire, des rôles où nous prenions plaisir à le voir entrer, Joad dans *Athalie*, ou *Rodrigue*, ou *Pyrrhus*, ou *Angelo*, tyran de Padoue, ou les mélodrames de Pixérécourt.

Il faut avoir passé par l'Ecole normale pour avoir vu Got dans le mélodrame. C'était un succès fou, tant il y apportait de conscience, de complaisance, avec une imperceptible nuance d'exagération ironique, qui l'amusait et qui nous amusait. Il est si bon, qu'on fait de lui ce qu'on veut. C'est lui qui organise chaque année notre concert de charité, mais quelque ingénieux programme qu'il invente, jamais il n'aura l'originalité piquante et la saveur inattendue des programmes que nous lui préparions pour ses leçons !

Et quelles leçons ! C'est un charme encore de s'en souvenir. Assis derrière une grande table, sa grosse tête un peu inclinée, le lorgnon à cheval sur le bout de son gros nez, trop pincé par le ressort —ce qui le fait un peu nasiller—tenant son livre des deux mains, il explique, il commente, il analyse, il décompose la scène, en montre les effets, les périodes, la gradation, les intentions cachées, et c'est une merveille que cet enseignement bon enfant qui nous découvrait une infinité de nuances auxquelles ni nous ni nos maîtres de littérature n'avions songé. Les comédiens qui jouent le classique, qui s'en pénètrent, sont admirablement placés pour faire à leur propos de la critique littéraire, et de la plus fine comme de la plus ingénieuse.

Malgré l'inhabileté ou la trivialité amusante de la forme et les éclats de sa grosse voix, Got apporte à ces commentaires la perspicacité, la sûreté, la pénétration du critique le plus habile. Il sait vous marquer pourquoi tel endroit passera la rampe, tandis que tel autre fera long feu, parce qu'il manque "de la *chose* dramatique"; il vous explique comme il peut, mais de façon bien intéressante, "la *chose* du théâtre" ; il émaille sa leçon de souvenirs, d'anecdotes, d'aperçus littéraires qui sont pleins de saveur, et dont il s'excuse avec une bonhomie touchante par la crainte d'empiéter sur le domaine du professeur de littérature, et de monter sur les plates bandes de Brunetière !

Et tandis qu'il parle, les exemples arrivent en foule avec les historiettes ; c'est un défilé de souvenirs sur Augier, sur Dumas, sur Flaubert, dont il citait souvent l'adage connu : "Je ne sais d'une phrase si elle est bien faite que quand je l'ai fait passer par mon *gueuloir !*"

Alors, pour prouver "la *chose* qu'il dit", il récite quelque bribe de scène, puis la scène entière, puis deux, puis trois, de mémoire, avec les gestes, les jeux de physionomie. Que d'hommes, et quelles séances ! Un jour, pour nous donner une idée de la sonorité des langues du Midi et de l'effet que devait produire sur le Forum l'éloquence romaine, il nous récita par cœur, en latin, deux pages de la première Catilinaire avec l'accent des Italiens de la campagne romaine : on eût dit un tonnerre roulant à travers les roches déchirées de la Sabine.

Nous avions ces surprises et ces régals une fois la semaine. Tous les archicubes —entendez les anciens normaliens—ont conservé une grande sympathie pour le maître si bon, si modeste, qui s'honorait d'appartenir à notre Ecole. Ce sont les adieux émus de ses anciens élèves que nous lui apportons ici. Got normalien, c'est un trait de sa physionomie qui n'est pas très connu et qui vaut d'être. Tenez le pour assuré, si l'Ecole eût proposé au public des abonnements pour le cours de diction, il ne fût pas resté un strapontin disponible.

LA SALLE DE COYZEVOX.

Une nouvelle salle de sculpture française vient d'être ouverte au Louvre, la salle de Coyzevox, à côté de la salle de Puget ; M. Courajod y a réuni un certain nombre d'œuvres du dix-huitième siècle, qui offrent pour l'histoire de l'art français un haut intérêt, et permettent d'en suivre le développement durant cette époque si peu connue, qui va de la fin du seizième siècle à Louis XIV.

Ce sont d'abord les ouvrages de l'école réaliste et si véritablement française des Bourdin et des Guillain, dont le chef-d'œuvre est sans doute cet admirable portrait de la duchesse de Retz, digne pendant de la Madeleine de Barbançon-Cany, par Barthélemy Prieur. Mais ces maîtres consciencieux sont, on le sait, bientôt submergés par le goût italien ; et l'on peut en marquer les ravages avec quelques spécimens de la manière de Francheville, l'auteur des *Prisonniers* qui ornaient jadis le piédestal de la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf. C'est la convention de la décadence romaine qui triomphe et elle se fera sentir chez les plus grands artistes durant tout le reste du siècle : les Anguier n'en sont pas exempts, surtout aux tombeaux des Longueville et de M. de Souvré, et l'on retrouve son influence fâcheuse jusque chez Coyzevox.... Mais le charmant génie de ce maître fait certes passer sur les défauts que lui avaient imposés la mode et l'académisme, et nul ne saurait demeurer froid devant ses jolies imitations de l'antique, telles que la *Nymphe à la coquille* ou la *Vénus*, devant la statue d'une grâce exquise de la duchesse de Bourgogne en Diane, et devant des bustes comme celui du grand Condé ou de la mère du peintre Rigaud.

Plusieurs de ces œuvres se trouvaient déjà au Louvre et M. Courajod s'est borné à les placer en meilleure lumière ; mais beaucoup d'autres étaient à Versailles, et dans des magasins où personne n'en pouvait jouir. Il faut féliciter l'éminent directeur de la sculpture moderne de les avoir remises à leur vraie place au Louvre, et souhaiter que rien ne l'empêche de mener à bien cette entreprise si utile et si patriotique qu'il a faite sienne,—la reconstitution dans la mesure du possible de l'ancien musée des monuments français de Lenoir.

ENTENTE MINISTERIELLE.

M. BOURGEOIS.—Messieurs, je vous ai convoqués pour que nous échangions nos vues sur les diverses questions à l'ordre du jour. Lorsqu'il sera bien établi que nous sommes d'accord, nous nous présenterons avec assurance devant l'opinion. Commençons par le point le plus important. Nous sommes tous radicaux ?

TOUS.—Oui ! Oui ! Oui !

M. BOURGEOIS.—C'est le principal. Abordons les questions secondaires. L'impôt sur le revenu.

LE FUTUR MINISTRE DES FINANCES.—Je....

M. BOURGEOIS.—Ah ! je vous en prie, ne donnons pas au pays le spectacle lamentable de nos dissensions.

LE FUTUR MINISTRE DES FINANCES.—Sans doute, l'impôt sur le revenu....

M. BOURGEOIS.—Nous vous comprenons à demi mot.... Messieurs, partagez-vous l'avis de l'honorable préopinant ?

CELUI DES TRAVAUX PUBLICS.—Peut-être pourrait-on....

CELUI DE L'AGRICULTURE.—Sans doute, je....

CELUI DU COMMERCE.—Euh ! Euh !

CELUI DE LA MARINE.—Hé ! Hé !

CELUI DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.—Oh ! Oh !

M. BOURGEOIS, *aux autres*.—Et vous, messieurs ?

LES AUTRES.—Hum ! Hum !

M. BOURGEOIS—Cela suffit. Restons-en là.... Parlons maintenant des bouilleurs de cru.

CELUI DES FINANCES.—Très intéressants, ces gens-là....

CELUI DES TRAVAUX PUBLICS.—Le Nord.... l'alcool....

CELUI DE L'AGRICULTURE.—Il a le Midi.

M. BOURGEOIS, *impérieusement*.—Chut ! N'oublions pas que nous devons être d'accord.—Parlez, messieurs, mais pas trop

CELUI DU COMMERCE.—Euh ! Euh !

CELUI DE LA MARINE.—Hé ! Hé !

CELUI DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.—Oh ! Oh !

M. BOURGEOIS, *aux autres*.—Et vous, messieurs ?

LES AUTRES.—Hum ! Hum !

M. BOURGEOIS.—Voilà qui est entendu. Le ministère est parfaitement homogène.

(*Il se rend à l'Elysée*)

BRIEUX.

LE NOUVEAU JEU.

D.—Quels sont les homonymes, *dans le train*, du nouveau Président de la République ?

R.—Fernand Faure, ancien député ;—Maurice Faure, le félibre :—l'abbé Faure ;—M. A. Faure, l'agent de change ;—J. B. Faure, l'illustre baryton ;—MM Paul, Antoine et Robert Faure, avocats à la cour ;—les deux généraux Faure ;—M. Joseph Faure, ingénieur ;—M. Faure, professeur à la Faculté de droit ;—M. E.-J. A. Faure, ancien sous-directeur au ministère de la marine ;—M. H. Faure, receveur des finances à Paris ;—M. Sébastien Faure, l'anarchiste.

D.—Quelles sont les personnes qui, les premières, ont dû complimenter le nouveau Président de la République ?

R.—Les *Faures* de la Halle ;—les gardiens des sémafaures ;—les céramistes qui font des amfaures ; — les médecins qui prescrivent les Fauretifiants ; — les habitants de Rochefaure ; ceux d'Alfaureville ; — les membres du Comité des Fauretifications ; sans oublier notre ami *Faure hein !*

D.—Que les peuvent être les devises du nouveau Président de la République ?

R.—Audaces Fauretuna juvat.

Félix qui potuit rerum cognoscere causas.

Donec eris *Felix* multos numerabis amicos.

La raison du plus *Faure* est toujours la meilleure.

L'Union fait la *Faure*ce.

Méfie-toi, Félix !

Le Président est perplexe.

L'ACTE DE NAISSANCE DE M. FAURE.

M. Félix Faure, le nouveau président de la république, est né, on le sait, à Paris. C'est au No 71 de la rue du Faubourg-Saint-Denis qu'il a vu le jour, le 30 janvier 1841. Cela résulte, du moins, de l'acte de naissance que nous reproduisons :

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

Extrait du registre des actes de naissance de l'année 1841.

L'an mil-huit-cent quarante et un, le premier février, à onze et demie du matin, par devant nous, Barthélemy-Benoit Decau, chevalier de la Légion d'honneur, maire du troisième arrondissement de Paris, faisant les fonctions d'officier de l'état civil.

A comparu :

Jean-Marie *Faure*, fabricant de fauteuils, âgé de trente-et-un an, demeurant à Paris, rue du Faubourg-Saint-Denis, numéro 71, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né avant-hier, à onze heures du soir, en sa demeure, fils de lui comparant et de Rose-Adélaïde Cuissard, son épouse, auquel enfant il a donné les prénoms de *François-Félix*.

Ce fait en présence des sieurs Jean-François Rousselle, propriétaire, âgé de cinquante-cinq ans, demeurant à Paris, rue du Faubourg Saint Martin, numéro 114, grand oncle par alliance de l'enfant, et Claude Luet, ouvriers en fauteuils, âgé de trente cinq ans, demeurant à Paris, rue du Faubourg Saint-Denis, numéro 71, ami. Et ont, le père et les témoins signé avec nous, après lecture.

VICTORIEN SARDOU.

A propos de la représentation du *Don Quichotte* de Victorien Sardou, au Châtelet, la *Revue d'Art dramatique* donne la liste des pièces qui, depuis 1616 jusqu'à nos jours, s'inspirèrent du célèbre roman de Cervantès. En France, on n'en compte pas moins de quarante-trois, comédies, vaudevilles, opérettes, féeries pantomimes ; une seule, représentée vers 1670 au théâtre du Palais-Royal, mérite d'être mentionnée, parce qu'elle était écrite par Madeleine Béjart, qu'elle fut jouée par la troupe de Molière et que Molière lui-même y tint le rôle de Sancho Pança : quant aux autres, elles sont signées de noms obscurs, et n'obtinrent en général qu'un médiocre succès à la scène. On le comprend assez, et il est trop évident que ce qui constitue le mérite du chef d'œuvre espagnol devait, *à priori*, échouer sur un théâtre, ne pouvait pas même y être transporté. —L'auteur de l'article que nous citons termine son étude anecdotique par quelques renseignements sur la génèse du *Don Quichotte*. Avant de devenir une féerie, il avait failli être une opérette ; comme féerie, il parut, en 1864 sur les planches du Gymnase ; il y "fit" beaucoup d'argent.

L'ARGOT PARISIEN.

Il nous envahit, l'argot. Il glisse ses joyeux vocables dans l'air que nous respirons, dit le *Petit Parisien*, et, sans nous en douter, gagnés par leur belle allure, nous parlons hardiment ce qu'on a appelé le "langage des classes dangereuses."

C'est peut être pour cela que, devant l'Institut, les lions de pierre auxquels semble confiée la garde du Dictionnaire font une mine si renfrognée. Vainement les mots nouveaux, les rires de Gavroche, les parades des lutteurs, tous les cris de la rue mènent autour d'eux leur folle sarabande. Les portes de la coupole restent closes, et les lions, figés en leur pose hiératique, hérissant leurs crinières comme des balais à macadam.

Barrière dérisoire que ce visage de bois académique ! On n'arrête pas le flot montant des locutions populaires. La langue se renouvelle lentement, mais sans cesse. Elle a sa vie propre et libre, qui ne supporte aucun joug. L'esprit de tout le monde y introduit des tours de phrases et des formules qu'adopte ou rejette l'usage. Chose curieuse, dans cette formation de mots nouveaux, c'est ordinairement la place Maubert qui dicte des lois aux docteurs du pont des Arts.

L'argot est indéniablement une des sources du langage. Que voyons-nous aujourd'hui ? Avant même que l'Académie se soit décidée à accepter le mot *bicycle*, l'argot remplace ce terme gréco-latin par *bécane*, qui est parigot. *Bécane* a tout de suite pris sa volée et acquis sur les vélodromes ses lettres de naturalisation. Remarquez que ce n'est point un néologisme formé de toutes pièces, que le mot chante clair, qu'issu de l'argot et signifiant machine, il rédond au génie de la langue.

Que de mots nous avons accueillis déjà qui n'ont pas d'autre origine : *môme*, *moutard*, *gosse*, pour dire enfant ; le *brutal* le canon ; la *camarade* la mort ; *pochard*, homme ivre ; *frusques*, effets d'habillement ; *boursicaut*, petite bourse, bas de laine ; *claque-dents*, tripot ; *trimer*, pour dire peiner au travail ; *aguicher*, attirer ; *bécher*, médire ; *cascader*, mener une vie déréglée ; *monter un bateau*, faire une mauvaise plaisanterie ; *manger le morceau*, dénoncer ses complices ; *être d'attaque*, c'est-à-dire courageux au travail ; *faire le pied de biche*, mendier aux portes.

De vives expressions faisant image sont dues à l'argot : *tuyau de poêle*, pour chapeau ; *petit bleu*, vin de cabaret ; *cœur d'artichaut*, un inconstant ; *bleuet*, billet de banque ; le *décroche-moi-ça* le fripier ; *fileur de comète*, vagabond ; *bénisseur*, critique qui abuse de la louange ; *casse-poitrine*, mauvaise eau-de-vie ; *cheval de retour*, criminel ramené au bagne ; *mirettes*, yeux ; les *lanciers du préfet*, les balayeurs ; *déménager à la cloche de bois*, pour déménager clandestinement.

On dit communément : il a du *bagout*, pour il parle avec hardiesse ; *battre la dèche*, *être dans la purée*, pour être dans la misère. Un *canasson* est un vieux cheval ; *bidoche*, signifie mauvaise viande ; *bistro*, marchand de vin ; la *douloureuse*, la carte à payer ; *biffin*, chiffonnier ; le *blanchisseur*, un avocat.

Etre *maboul*, c'est être un peu fou. On dit volontiers d'un homme ivre qu'il est *paf*. Les *dix-huit*, sont des souliers ressemelés ou deux fois neufs ; *voilà le chiendent* se dit pour voilà la difficulté ; *c'est du toc*, pour c'est du doublé ou de la fausse bijouterie. Les cochers dont l'attelage est éreinté et la voiture est vermoulue sont des *mistouflards* ; l'*abbaye de monte à-regret* signifie l'échafaud.

C'est la note pittoresque qui domine dans l'argot : un âne est un *oreillard* ; un melon, un *boulet à queue* ; le sang, du *raisiné* ; un boiteux, un *tortillard* ; un logeur, un *marchand de sommeil*. Une *anisette de barbillon* ou un *sirop de canard* sont synonymes d'eau claire. Une *bouffarde* se dit pour une pipe ; le *luisard* pour le soleil ; la *toquante* pour la montre ; les dents sont des *dominos* et la hotte du chiffonnier un *cachemire d'osier*.

La paille s'appelle de la *plume de Beauce*. Parler, c'est *balancer le chiffon rouge* ; boire, c'est *pictonner* ; siffler au théâtre, c'est *appeler Azor* ; mourir, c'est *refiler sa contremarque* et être enterré, c'est *manger les pissenlits par la racine*.

Mettre au clou ou chez ma tante, *tirer une carotte*, *recevoir un galop*, *être dans la débine*, *être calé*, *marronner*, *se fourrer dans le pétrin*, *saler quelqu'un*, *jouer des flûtes*, *taper de l'œil* sont autant de termes d'argot entrés dans le langage populaire.

Nous, les journalistes, nous avons notre nom en argot. Les pégriots nous qualifient de *griffonneurs de babillards*. Babillard signifie à la fois livre et journal. Une *babillarde*, c'est une lettre.

La tête, siège de la pensée, s'appelle *Sorbonne* ; n'est-ce pas bien trouvé ? Mentir, c'est *badigeonner la femme du puits*, c'est-à-dire la Vérité presque toujours captive. Voici qui est non moins classique : *homme de lettre* en argot signifie faussaire. Les Romains ne disaient-ils pas *hommes de trois lettres* pour voleur, parce que le mot voleur, *fur* en latin, renferme trois lettres.

Qu'on nie pas du reste l'antique origine de la langue verte ; elle dit une *ornie* pour une poule, comme disaient les Grecs, et quand elle veut exprimer qu'une chose est de bon goût, elle proclame que c'est *attique*. Son *coq*, cuisinier, vient du latin *coquus* ; *arton*, pain, dérive du grec *artos*.

Les lions qui sont au bout du pont des Arts n'ont qu'à en prendre leur parti ; on connaît son Cicéron à la place Maub. Il y a eu des universitaires dans la pègre, comme il y en a dans les *quarantiers* Villon, qui en était, a son bronze aujourd'hui dans un square parisien.

De nos jours, que d'écrivains ont trouvé dans l'argot une inépuisable mine de mots lumineux, de tropes et d'images magiques ! Victor Hugo a prodigué des termes d'argot dans *Notre-Dame de Paris*, le *Dernier jour d'un condamné*, les *Misérables*, etc. Les *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, n'ont-ils pas emprunté leur brillant coloris à la langue des tapis-francs ? Zola n'a-t-il pas choisi pour héros de ses livres les plus loin plus fine fleur des argotiers ? *Bec-Salé*, dit *Bois-sans-Soif*, *Bibi-la-Grillade*, *Mes Bottes*, *Gueule-d'Or*, furent des célébrités de la mécanique qui se rencontraient jadis avec *les Côtes-en-long* ou *la Flemme*, *la Chopine-en-bois*, *Tourangeau la Belle-Poitrine*, *Nez-d'Amour* et autres "sublimes" dans les assommoirs de Clignancourt ou au "Sénat" de la barrière Poissonnière.

Richepin débuta en écrivant la *Chanson des Gueux*, dont se délecta Veuillot. Maintes pages de ce livre sont tributaires de la place Maubert, où déjà le séculaire Malherbe allait apprendre son français. Bonne école, au dire de Montaigne, qui nous donne son opinion en ces termes : "J'aimerois mieulx que mon fils apprinst aux tavernes à parler qu'aux escholes de la parlerie." Ce bon Montaigne ne se cachait pas d'aimer Paris "jusques en ses verrues."

Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Hôtel Grunewald—H L Dougherty, Philadelphie ; A T Wells, Rochester, N Y ; Harry J Cushman, Pensacola, Fla ; L Levy, Chicago ; M Womsley, New York ; William J Cox, Aspen Colo ; J B Glasser, Manitou, Col ; J Albrecht et femme, Chicago ; Geo J Day, Buffalo, N Y ; H Metzger Meridian ; J Salm, Cincinnati ; J A Dolfous et femme Louisiane ; L J Bryant, Shreveport, Lne ; J D Norton, Pittsburg, Pa ; Chas E Jones et femme, Houston, Texas ; J B Atkins, Knox Point, Lne ; J W Atkins, Lake End, Lne ; W C Hawstied, Philadelphie ; Frank Marx, Wm Campbell, Detroit ; Mlle Pattuson et femme, New York ; M et Mme F W Stair, Memphis ; John Favy, Memphis ; M Dryfus ; C H Culm, Dayton, O ; C F Lincoln, Minneapolis ; A Hittchuem, Altoona, Ia ; A B Hopper et femme, Nlle Orléans ; J Ehrman, Jackson, Miss ; H Reed, New York ; Robt E Lee Craig, Clarksville, Tenn ; N J Kitchen, Trenton, N J ; R O Reynolds, Aberdeen, Mss, M L Hutchins, J D Dort F D Wright, Flint, Mich ; J J Myers, Passe Christian ; R J Loritte et femme, Houston ; Dr G H Smith Alabama ; J J Mullam, Houston, Texas ; E E Dickason, Dallas, Texas ; J D McMillan, New York ; F L Grimes, Pensacola ; Mlle Bigelon, C M Fitzhug, W S Mayer, Miss Benton, Mme Buckingham, Mlle Maud Buckingham, E D Buckingham, Chicago ; T A Hardo, Racine, Miss, N Churchill, Alice Copeland, Murat, Miss.

Hôtel Denéchaud—Frank J Lenner, St Louis ; M J Coburn, New York ; C R Settoon, Opelousas ; C E Grass, Lne ; H C Miller, paroisse Tensas ; H C Reilly, W S Berry, New York ; R H Hargrove, Shreveport, Lne ; W H Tegarden, Jackson, Miss ; Edgar A Roberts, Burtville, Lne ; F B Holland, Gloster, Miss ; W M Spontal, Miss ; W H Brown, Chicago ; J P Morgan et femme ; Philadelphia, Pa ; G W Feinger, Pana, Ill ; H O Collins, St Paul ; J E Ellis et fille, Cairo, Ill ; H A McCann, Duluth.

ANT. CASTEL

Annonce à ses amis et au public en général, qu'il a fait l'ouverture de son magasin de faïence et d'articles de ménage,

LUNDI, LE 8 OCTOBRE 1894,

à son nouveau local, encoignure des rues

ROYALE ET DUMAINE.

Stock complet et des mieux assortis. Prix modérés, commis courtois et empressés. Il saisit cette occasion de remercier le public de son patronage passé, et il espère qu'il le lui continuera l'avenir. 1er sept—1 an

Magasin du Bon Marché

61......RUE ROYALE......61

F. A. BRUNET

Horloger ∴ Bijoutier ∴ Joaillier

Le plus beau, le plus joli et le plus grand assortiment de Diamants, Montres, Pendules, Argenterie solide et plaquée, ainsi qu'un assortiment complet de Porte-Plumes et objets de valeur, vendus à des prix défiant toute concurrence.

14déc94—1a

BASILE BARES

FACTEUR DE PIANOS,

84 Rue Royale, Nlle-Orléans

—SEUL AGENT POUR LES—

PIANOS GAVEAU, DE PARIS

Venant d'être reçu de France des premières maisons, des feutres et autres articles pour la réparation de pianos, à laquelle je donne mon attention personnelle ; plus de trente ans d'expérience. Spécialités pour les accords de pianos. ordres de la campagne promptement exécutés.

20 mars—

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures. et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal. 2me district

1er nov 92—1 an—mer.jeu.dim

DUTESTRE—Décédé mardi, 5 février 1895 à 2:30 heures P. M., à l'âge de 60 ans, J. BAPTISTE DUTESTRE, natif de Tillac, Département du Gers, France. Les amis et connaissances de la famille, ainsi que ceux de sa nièce, Mme A. Konrad, sont respectueusement priés d'assister à ses funérailles, qui auront lieu aujourd'hui, mercredi, 6 février à 2 heures P. M., de sa dernière résidence, No 589 rue Bagatelle.

MESSE DE REQUIEM.

Les connaissances et amis de feu LEOPOLD MERCIER sont respectueusement invités à assister à la messe solennelle de Requiem, qui sera célébrée pour le repos de son âme, à la Chapelle de l'Asile des Orphelins de Ste-Marie, le Jeudi, 17 courant, à 9 heures. 3 fév—

MESSE FUNEBRE.

Il sera célébré vendredi, le 8 février, à l'église du Sacré-Cœur, rue Canal et Lopez, à 8 heures A. M., une grand'messe de requiem pour le repos de l'âme de feu MME G. PIRAINO. Les amis et connaissances sont respectueusement priés d'y assister.

De la part de son époux et de ses enfants.
3 fév—3 5 6 7

Nous Garantissons la Pureté de nos Produits.

—TELEPHONE 1010.—

TO-KALON

DEPOT DE VINS.

Ancien No 129, Nouveaux Nos 537 à 541

Rue Royale, coin Toulouse,

NOUVELLE-ORLEANS.

VINS ROUGES,
Vins Blancs, Sauternes et Riesling
TO-KAY.
Angelica, Muscatelle,
PORTO, SHERRY, CHABLIS,
Blackberry Brandy,
BRANDY
Le plus pur venant du Raisin, etc.

Tous les Ordres Sollicités sont Immédiatement Remplis.

Toute Marchandise achetée est délivrée sans frais à domicile.

PAUL N. VERNEUILLE,

SEUL AGENT.

24 août—1an

Avis.

A. L. Bourgeois, autrefois chez Léon Godchaux, prend plaisir d'annoncer à ses amis et clients qu'il est maintenant attaché à la maison de vêtements confectionnés et d'articles de toilette de H. B. Stevens & Co., Ltd., aux Nos 710 et 712 rue du Canal (anciens Nos 122 et 124), où il sera heureux de les voir. 6 fév—1 sem

Bureau de la Compagnie d'Assurance du Sud de la Nlle-Orléans, rue Camp, No 54 – Nouvelle-Orléans, le 4 février 1895—A une élection tenue le 3 décembre 1894 par les actionnaires de cette compagnie, les messieurs suivants ont été élus en qualité de Directeurs pour l'année suivante :

H. Gally,	Frank Roder,
R. Miliken,	J. J. Gragard,
T. J. Woodward,	Frank Barker,
William Mehle,	Sam Delgado,
F. Ernst,	Scott McGehee,
Léon Joubert,	Jos Schwartz,
Geo. H. Dunbar,	C. W. Miltenberger,
I. Hernheim,	J. F. Simpson,
R. Beltran,	Charles Weiss,
S. Y. Fornaris,	Robert Carey,
J. R. Jager,	Charles Gitzinger,
D. A. S. Vaught,	R. H. Menge,
Ernest Miltenberger.	

Et à une réunion du Bureau des Directeurs tenue aujourd'hui, les officiers suivants ont été réélus à l'unanimité : ERNEST MILTENBERGER, Président ; H. GALLY, Vice Président ; SCOTT McGEHEE, Secrétaire.

Le Secrétaire,
5fév—3f SCOTT McGEHEE.

Bureau de l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans. — Nouvelle-Orléans, 28 janvier 1895.—A l'assemblée annuelle des actionnaires, tenue le 10 décembre dernier, les personnes suivantes ont été élues directeurs pour servir pendant l'année 1895 :

Hy. Trémoulet,	E. W. Huntington,
A. D. Lanaux,	J. B. Vinet,
J. P. Zatarain,	F. E. Bernard,
O. A. Schneidau,	S. Hernsheim,
P. Pozzi,	H. Lange,
G. Cusachs,	Geo. Lanaux.

Et, à une assemblée du Board qui a eu lieu le 28 courant, M. Geo. Lanaux a été réélu président à l'unanimité et Chas D. Delery, secrétaire.

CHAS. D. DELERY,
29 janv—7f Secrétaire.

JULES ANDRIEU,

—Successeur de—

ROCHEREAU & ANDRIEU,

AGENT D'AFFAIRES,

Nouvelle-Orléans, Lne.

P. O. Box 113. 29jan—1an

Le 1er décembre 1894.

La Banque Nationale de la Louisiane et la Banque Nationale de la Nouvelle-Orléans, agents fiscaux de la New-Orleans Traction Company, limité, offrent à vendre un montant limité de 1ère hypothèque de 50 ans des bons d'or de cinq pour cent de la New Orleans City and Lake Railroad Company et de 1ère hypothèque de 50 ans des bons d'or de cinq pour cent de la Crescent City Railroad Company. Les coupons de chacun des bons payables semi-annuellement Janvier et Juillet. Le principal et l'intérêt des bons ci-dessus sont payables en or.

R. M. WALMSLEY.
Président de la Banque Nationale de la Louisiane.

ALBERT BALDWIN
Président de la Banque Nationale de la Nouvelle-Orléans. 2 déc—

P. LABAT,

Acquéreur des Caves Bordelaises.

Il a transféré les dites Caves

AU No 234 RUE PRIEUR,

Coin Bayou Road.

Et prévient ses amis, connaissances et le public en général, qu'il est toujours prêt à leur servir comme par le passé, les meilleurs vins et liqueurs à des prix modiques.

4 mars—1 an.

AMUSEMENTS.

THEATRE DE L'OPERA.
Jeudi, 7 février,
AIDA.
A la Matinée de samedi, à midi 30,
SI J'ETAIS ROI.
Samedi soir
ROLAND A RONCEVAUX.
A la Matinée de dimanche, à midi 30,
FAUST.
Avec le ballet du Walpurgis.
Dimanche soir 7 heures.
Première de **TOTO** opérette en 3 actes, musique de Barrès.
Le spectacle commencera par
LES NOCES DE J-ANNETTE.
Billets en vente chez Werlein, 135 Canal.
6 fév—2t

THEATRE ST-CHARLES.
CE SOIR ET TOUTE LA SEMAINE.
Matinées mardi, jeudi et samedi :
LES FAMEUX ET SEULS LILLIPUTIENS !
dans **HUMPTY DUMPTY UP TO DATE**
QUATRE GRANDS BALLETS.
La semaine prochaine—**Mrs. Langtry.**
5 fév—5f

ACADÉMIE DE MUSIQUE.
Ce Soir et toute la Semaine. Matinées Mercredi et Samedi.
L'unique, la vraie **LOTTIE COLLINS !**
La Créatrice de Ta-Ra-Ra Boom de ay et ses **TROUBADOURS**, dans le succès de l'Opéra Comique de Londres, **THE DEVIL BIRD.**
Secondée par Fred Salomon et une Troupe de Spécialités de Vaudeville.
La semaine prochaine—WILLIAM CRANE.
5 fév—5f

GRAND OPERA HOUSE.
Semaine commençant Dimanche, 3 Février,
LA JOLIE PIECE DE
M. JAMES A. HERNE,
SHORE ACRES.
Semaine prochaine—"The Tavary Opera Co."
5 fév—5f

Crescent City Jockey Club.
REUNION D'HIVER
Commençant le 8 Décembre 1894, Continuant
100 JOURS.
CINQ COURSES PAR JOUR ;
PLUIE OU BEAU TEMPS ;
C. H. BUSH, Directeur,
SHERIDAN CLARK, Secrétaire ;
R. W. SIMMONS, Juge Président.
Les courses commencent à 1:30 P. M. Prix d'admission au "Grand Stand," 50 cents.
4 déc—4m

W. G. COYLE & CO.,

CHARBON. COKE.

Pittsburg, Anthracite, Alabama, Cannel et Coke de Gaz et Combustible.
Charbon en chalands pour planteurs sucriers.

BUREAUX :

Nouveau No 323 rue Carondelet,
Ancien No 47, coin Union.
1er sept—6 m—Dim mar jeu

C'EST MAINTENANT LE MOMENT

DE S'ASSURER UNE BOITE DANS LA MAMMOTH SAFE DEPOSIT VAULT DE LA PROVIDENT SAVINGS BANK POUR 1895. VENEZ VOUS ENQUERIR DE NOS PRIX. No 221 RUE DU CAMP. TOUTES LES COMMODITES SONT DONNEES A NOS CLIENTS. 19jan—1m

Veuve LOUIS PRIGERIO,

OPTICIEN, annonce respectueusement à ses amis et à sa clientèle qu'elle est prête maintenant à les recevoir dans son nouveau magasin, nouveaux Nos 1019 et 1021 de la rue du Canal. En connection avec son département d'objets de marine et d'ingénieur elle a reçu un stock nouveau et varié d'articles d'opticien et de bijouterie, tels que Diamants, Montres, Jumelles, etc., etc., qu'elle vendra à bien bon marché. Un opticien expérimenté est au service de ses clients sans frais.
11 nov—1an

E. BARBIER,

Horloger – Bijoutier

60, rue Royale, 60

(Nouveau numéro 308.)

Entre Bienville et Conti

Grand assortiment de MONTRES, PENDULES, DIAMANTS, BIJOUTERIE, ARGENTERIE Massive et Plaquée. Lunettes et Pince-nez.

REPARATIONS DE MONTRES, PENDULES, Bijouterie et tous objets concernant sa profession.

Garantie complète, Prix modérés.

1er déc '94—1an

PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe, par la POUDRE CLERY. A obtenu les plus hautes récompenses. — Dépôt dans toutes les pharmacies.

A la Nlle Orléans : J. L. LYONS & Co, 42-44, Camp.

THE LEON QUEYROUZE

Commission Co. Limited

"GROCERS" EN GROS.

—IMPORTATEURS DE—

VINS ET LIQUEURS,

—ET MARCHANDS DE—

Produits des campagnes et de l'Ouest

69 et 71 RUE TCHOUPITOULAS